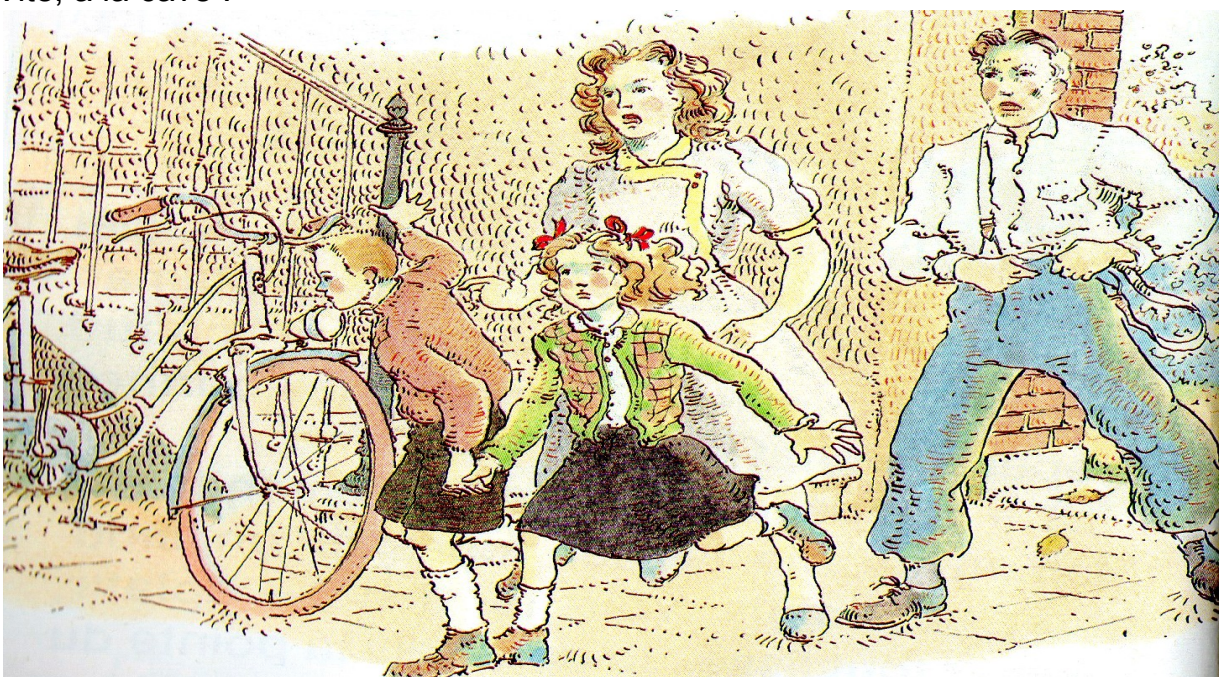
# JACQUES ET LE TANK de Jacques DELVAL

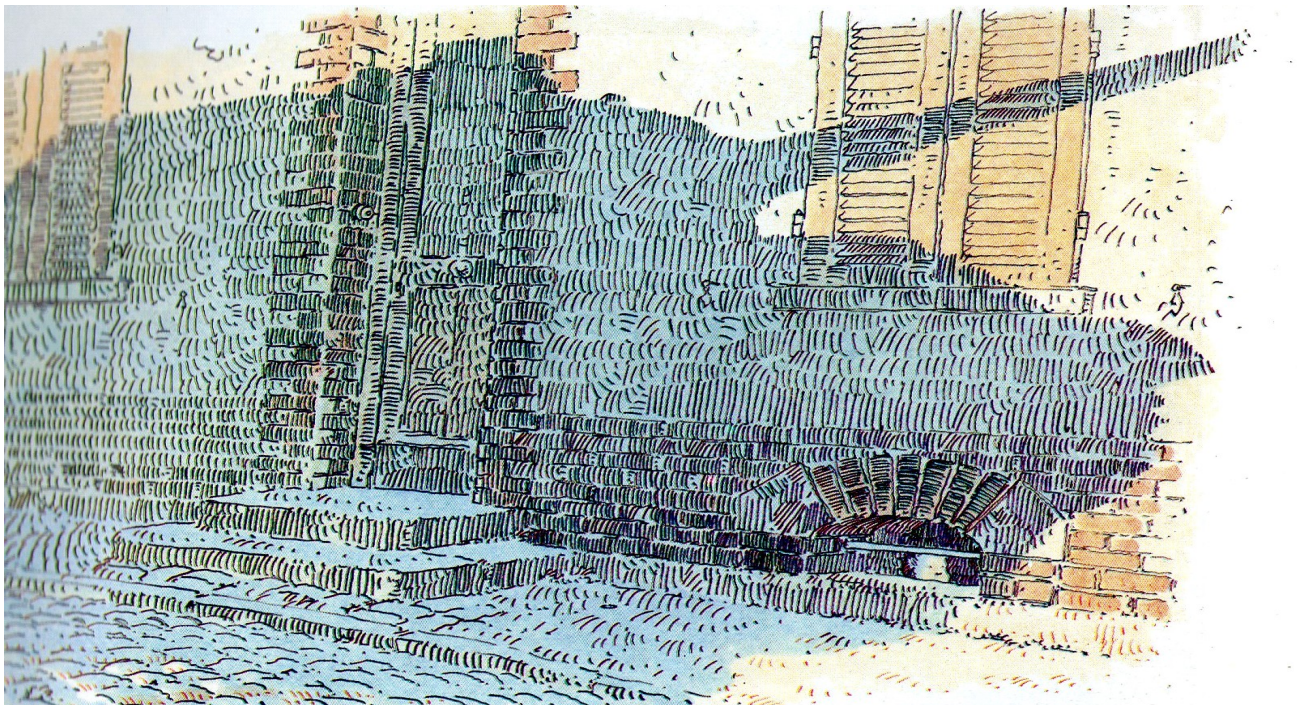
## *2ème chapitre : Le bombardement*

Tout l'après-midi j'ai surveillé le ciel par la fenêtre de la cuisine. Maman repassait. Le linge humide et chaud montait en piles, comme de bonnes crêpes. Le chat venait s'y blottir.
De temps en temps, je demandais à Maman de me laisser repasser un mouchoir. J'aimais voir le tissu s'aplatir, devenir tout lisse. Je poussais la pointe du fer dans les coins du mouchoir qui se redressaient. Puis je reprenais mon tour de garde. J'observais le ciel lourd :
– Vont-ils venir, ces avions ?
A la fin de la journée, je les avais complètement oubliés. Brusquement, les voilà qui surgissent en rasant les toits dans un bruit de tonnerre. Papa, qui était aux cabinets, a bondi dans la cour en remontant son pantalon et en hurlant :
– Vite, à la cave !



J'attrape la main de ma sœur, on dévale l'escalier, on se précipite dans le couloir en heurtant les vélos, on descend les marches de briques. Enfin l'haleine chaude de la cave nous rassure et nous voilà assis sur la banquette. Maman nous enveloppe dans une couverture.
– Mais il en manque un ! Où est Pierre ?
Papa remonte en criant :
– Pierre ! Pierre !
Dehors, des bombes éclatent, des rafales de mitrailleuses crépitent, des douilles rebondissent sur les pavés.
– Pierre ! Pierre !
Papa a retrouvé mon frère dans le grenier : il était penché à la fenêtre et regardait les avions américains piquer sur la gare de triage. Quand il est descendu dans la cave, Maman était furieuse :
– Tu n'en feras pas d'autres, Pierre ! Tu n'as pas de cœur ! Comment peux-tu nous laisser dans une telle inquiétude ?
Papa était resté sans voix devant tant d'audace. Mais moi, lorsque Pierre m'a raconté l'attaque, j'ai bien regretté de ne pas être allé au grenier avec lui.

En grignotant un biscuit, nous avons attendu la fin du bombardement. Les grondements se sont atténués peu à peu.
– La gare doit être aplatie ! a dit Papa.
La nuit tombait. Nous pouvions remonter, mais un bruit nous a figés sur les marches. Deux bottes se sont arrêtées, un pan de manteau vert a flotté devant le soupirail.
– Les Allemands ! a chuchoté mon père.
On a entendu des bruits métalliques, des appels. Papa s'est haussé jusqu'aux barreaux du soupirail. Deux files de soldats glissaient le long des façades fermées. Certains allaient à pied, d'autres à vélo ou sur des charrettes volées dans les fermes. Ils quittaient le pays, ils s'enfuyaient vers la frontière belge.
Un bruit de moteur se rapprochait. C'était un moteur puissant, qui avait des ratés. Je me suis bouché les oreille. Les murs de la maison ont tremblé, et j'ai vu passer l'ombre immense d'un tank.



C'était fini. Nous avons attendu un bon quart d'heure avant de remonter. J'ai mal dormi cette nuit-là. Je me réveillais au moindre bruit, prêt à ma précipiter à la cave ou au grenier.